

audace, condamna le coupable à vingt-cinq coups de fouet, et resta là pendant l'exécution, se proposant de l'abrégier quand il entendrait ses cris. Le nègre ne cria point, mais au sixième coup, il se tourna vers lui et lui dit : *Blanc, grâce pour Simon (c'était son nom); et sache qu'il ne l'a jamais demandée à personne.* Le planteur, touché de tant de fierté, le fit bien vite délier et le renvoya aux champs.

Le supplice réservé autrefois dans les îles à la rébellion, c'est-à-dire, à l'esclave qui avait tenté de recouvrer sa liberté, consistait à le suspendre à un croc qui lui entraît dans les chairs sous les aisselles : on le laissait ainsi exposé au milieu des airs, au soleil et aux mouches, sans nourriture et sans boisson, jusqu'à ce qu'il eût terminé, après plusieurs jours d'effroyables souffrances, sa misérable existence.

Pour justifier tant de cruautés, les colons ont long-temps soutenu et imprimé : « Que les nègres sont une espèce d'hommes particulière et inférieure à celle des blancs, et que la suppression de la traite leur serait nuisible, funeste, et augmenterait les calamités auxquelles ils sont assujettis dans leur pays natal. »

On sait cependant que l'expédition de St.-Domingue, sous le commandement du général Le Clerc, n'a pu soumettre les nègres révoltés, quoiqu'on leur fit la chasse avec des chiens courans, et qu'on ne fit point de quartier aux prisonniers. On a vu, enfin, sortir de ce troupeau d'esclaves, des généraux, des législateurs et des hommes d'état ; on a vu quelques-uns d'eux écrire, dans une langue qui n'était pas la leur, avec une noblesse, une élégance et une précision qu'on ne trouve

pas toujours dans les écrits de ceux qui refusent aux noirs le nom d'homme.

L'Angleterre, après de longs débats, s'interdit à elle-même la traite des nègres en 1807, et plus tard un Congrès des puissances européennes décida que la traite des nègres serait abolie ; ce qui n'empêche pas quelques hommes audacieux de continuer ce commerce, en s'exposant à voir leurs vaisseaux confisqués et eux-mêmes condamnés à des peines fort graves.

L'Europe civilisée, dit un voyageur, peut bien abolir l'esclavage, mais l'Africain sauvage et intéressé conservera long-temps encore l'habitude de vendre ses semblables. Il est si doux de vivre sans rien faire, de se reposer sur autrui du soin de sa subsistance, que chaque nègre fait son possible pour avoir des serviteurs. Toute son ambition se borne à avoir douze ou quinze nègres qu'il occupe entièrement aux cultures. Ces malheureux sont mal vêtus et travaillent beaucoup, mais ne sont pas trop maltraités : ils sont obligés presque toujours de pourvoir à leur nourriture : ils ont pour cet usage un champ particulier.

Dans certaines villes, ces esclaves sont bien nourris, bien habillés : ils ne travaillent pas beaucoup, et leur sort serait préférable à celui de quelques-uns de nos paysans d'Europe, si rien pouvait compenser la perte de la liberté. En général, ce sont des domestiques de confiance qui, en l'absence de leur maître, reçoivent et gardent les marchandises ; je m'aperçus même que leurs maîtres leur donnent assez souvent de la monnaie du pays pour acheter ce qu'ils veulent.

MISS MARIA FITZ-CLARENS.

## RÉCRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

### BATAILLE DE MARENGO.

Les Autrichiens avaient pris Gênes, et menaçaient les frontières de la France. Pour arrêter leurs succès sur la ligne du Var, le premier consul avait ordonné la formation d'une armée de réserve à Dijon. Un appel avait été fait à la jeunesse française. Tels étaient à cette époque l'enthousiasme qu'inspirait Bonaparte et la confiance qu'il avait communiquée à la nation, qu'il suffit de cet appel, pour déterminer une foule de jeunes gens à venir volontairement briguer l'honneur de servir

sous ses ordres. L'espoir de voir la France heureuse et florissante, après huit années de troubles et de déchiremens, avait réveillé dans tous les cœurs les nobles sentimens du patriotisme. Vaincre et surmonter les derniers efforts de la coalition, obtenir enfin la paix, tels étaient les vœux, telle était la volonté manifestés par tous les Français.

Le général Berthier, nommé par le premier consul, commandant en chef de l'armée de réserve, se rendit à Dijon, et



ce fut sous ses yeux que le général Mathieu Dumas forma et organisa cette armée qui franchit les Alpes, à travers leur chaîne la plus élevée, prodige de nos temps modernes, plus merveilleux que le passage des Carthaginois conduits par Annibal. Le guerrier africain, avec un attirail moins nombreux, perdit une partie de son armée, et Bonaparte n'eut à regretter que la perte de quelques soldats et de quelques transports.

Les Français avaient pénétré en Italie et pris plusieurs villes, avant que les Autrichiens eussent pu croire à leur subite irruption. Le général Melas qui les commandait, reconnut, un peu trop tard, la nécessité de réunir ses forces pour s'opposer aux rapides progrès de l'armée de réserve. Nous passerons sous silence les premiers combats qui eurent lieu entre les deux armées, pour arriver au récit de cette grande action, qui nous assura la possession de toute l'Italie et de toutes les conquêtes, que les fautes du directoire avaient fait perdre à nos armes.

Le général Desaix, récemment arrivé d'Égypte, était venu joindre le premier consul; il avait pris le commandement de deux divisions de son armée, et avait reçu l'ordre de se porter sur un point assez éloigné, lorsque les mouvemens de l'ennemi apprirent à Bonaparte qu'il était dans la résolution de hasarder la bataille pour le lendemain 15 juin. Il se hâta de rappeler le général Desaix et ses deux divisions; mais, quelque célérité que ces troupes pussent mettre dans leur marche, elles ne pouvaient arriver en ligne que dans l'après-midi.

Le corps du général Victor, composé des divisions Gardanne et Chambarlhac, était en première ligne soutenu à droite, par le corps du général Lasnes; la garde des consuls était en réserve, en arrière des troupes du général Lannes. Une brigade de cavalerie, aux ordres du général Kellermann, formait la gauche, et remplissait les intervalles du corps de Victor. Une seconde brigade de cavalerie, commandée par le général Champeaux, formait la droite, et garnissait les intervalles de l'infanterie du général Lannes. Il était essentiel de couvrir le débouché de Sales, village à l'extrême droite de la position générale, et d'observer l'ennemi sur ce point; le général Murat y envoya, d'après l'ordre du premier consul, une brigade de hussards et de chasseurs, ayant à leur tête le général Rivaud.

Toutes les troupes que nous venons d'indiquer, ne présentaient qu'un effectif de 18 à 19,000 hommes d'infanterie et de à peu près deux mille cinq cents chevaux.

L'ordre de bataille adopté par Bonaparte était celui qui convenait le mieux à la circonstance et au terrain, jusqu'à l'arrivée des réserves qu'on attendait.

Cependant, le général Melas avait achevé de réunir toutes ses troupes. Son armée était forte de quarante mille hommes dont six à sept mille de cavalerie; son artillerie était nombreuse, bien servie et bien attelée.

Le 15 juin, à cinq heures du matin, cette armée passa la Bormida sur trois points, et forma, en débouchant, trois colonnes. Celle de gauche, commandée par le général Elsnitz, composée de toute la cavalerie et de l'infanterie légère, se dirigea sur Castel-Cériolo, par le chemin de Sales; les colonnes du centre et de la droite, composées des corps d'infanterie des généraux Haddick, Kaim, O'Reilly et de la réserve des grenadiers, aux ordres du général Ott, s'avancèrent par la route de Tortone, et par le chemin de Fragarolo, en remontant la Bormida.

A huit heures du matin, les têtes de ces dernières colonnes, précédées d'une nombreuse artillerie, dont le feu couvrait le déploiement successif de leurs bataillons, attaquèrent la division Gardanne, en avant du village de Marengo. Le général Melas voulait d'abord s'emparer de ce village pour s'en faire un point d'appui. Quelle que fût la valeur des troupes de Gardanne, l'attaque formée contre elle était trop vive et trop bien soutenue pour que le général français pût conserver longtemps sa position. L'artillerie ennemie écrasa bientôt celle des Français; et Gardanne allait être enveloppé, lorsque le général Victor fit avancer de Marengo la division Chamberlhac pour le soutenir et favoriser son mouvement rétrograde.

Le terrain s'élargissant devant elles, les colonnes autrichiennes se déployèrent sur deux lignes, parallèlement à celle du général Victor, qui l'avait formée le long d'un ravin, qui le séparait de l'ennemi, et qui formait comme un demi-cercle autour de Marengo. Bonaparte envoya l'ordre de défendre ce village le plus long-temps qu'il serait possible. L'action s'engagea sur tout le front par une forte canonnade et par des pelotons de tirailleurs, des deux côtés du ravin. L'ennemi manœuvra pour déborder la brigade de droite du général Gardanne. Le général Rivaud, qui commandait cette brigade, se porta en avant et plaça un bataillon de la 45<sup>e</sup> demi-brigade hors du village, en rase campagne, exposé à tout le feu de l'artillerie ennemie, parce qu'il se trouvait ainsi au véritable point d'attaque; le reste de la brigade soutint ce bataillon. Trois



mille grenadiers autrichiens s'avancèrent au pas de charge; ils furent repoussés, et contraints à repasser le ravin; blessé d'un coup de feu, le général Rivaud ne quitta point le champ de bataille, et conserva le terrain qu'il occupait.

La seconde ligne de l'ennemi s'était avancée. Le combat était devenu terrible; on se fusillait, on se canonnait à mitraille avec un égal acharnement et à quelques toises de distance.

Cependant le général Berthier était venu reconnaître, au milieu du feu, la force de l'ennemi et la direction de ses colonnes. Il fit avancer les deux divisions du général Lasnes pour soutenir celles du général Victor; mais celui-ci, forcé d'abandonner Marengo, qui avait été pris et repris plusieurs fois, venait de prendre, en arrière de ce village, une nouvelle position. Sur ces entrefaites, la division autrichienne du général Kaim avait dépassé Marengo: Le général Lasnes achevait alors son mouvement. L'action s'engagea bientôt entre ces deux corps opposés. Le succès augmentant l'ardeur des Autrichiens, ils chargèrent avec une telle impétuosité, que leurs adversaires furent un moment ébranlés; mais le général Lasnes, bien secondé par le général Watrin, parvint à repousser leurs efforts et à les rejeter au-delà du ruisseau de la Barbotta. La brigade de cavalerie du général Champeaux avait soutenu ce mouvement. En chargeant à la tête des 1<sup>er</sup> et 8<sup>e</sup> régimens de dragons; le général Champeaux reçut une blessure grave, dont il mourut quelques jours après. Toutefois le général Lasnes ne put donner suite à son succès, parce qu'il s'était séparé de sa gauche, et que le corps du général Victor se serait trouvé compromis, si le général Watrin eût continué à pousser les troupes ennemies placées devant lui.

Ce corps du général Victor combattait toujours: vers midi, son centre fut enfoncé; et, quoique sa gauche fût vivement soutenue par les charges réitérées que faisait le brave général Kellermann, à la tête de sa cavalerie, elle plia également. Alors Victor, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour résister au feu d'une artillerie formidable et au choc des masses qui l'attaquaient successivement, se vit contraint à une retraite précipitée. Poursuivies vivement, les divisions Chamberlhac et Gardanne durent traverser une plaine de deux lieues pour venir s'appuyer, vers San-Giuliano, aux troupes que Bonaparte avait en réserve.

Cette retraite obligeait le général Lasnes à se retirer également. Quoiqu'il

n'eût point d'artillerie, son corps se replia avec ordre et par échelons, sous le feu le plus meurtrier, repoussant constamment les charges de l'ennemi, sans se laisser entamer.

La cavalerie et une grande partie de l'infanterie légère autrichienne, formant la colonne du général Elsnitz, avait tourné le village de Castel-Cériolo, comme nous l'avons dit, et, s'étant formée sur deux lignes, elle se porta sur les derrières des divisions françaises déjà repoussées.

Les nouvelles dispositions faites par le premier consul allaient mettre obstacle au succès complet dont se flattait déjà le général Melas avec d'autant plus de raison, que les troupes du général Elsnitz n'avaient pas encore été engagées, et qu'elles lui paraissaient suffisantes pour culbuter l'aile droite française, refoulée jusqu'alors par son adversaire.

Cette aile droite n'était formée, en attendant l'arrivée des deux divisions du général Desaix, sur lesquelles Bonaparte comptait puissamment, que de la garde consulaire, consistant en deux escadrons et deux bataillons de vieux grenadiers. Bonaparte, voulant donner à ses troupes le temps de se rallier, fit avancer au milieu de la plaine ces redoutables grenadiers. Cette troupe, forte de neuf cents hommes, formée en carré, n'ayant avec elle que sa faible artillerie, repoussa les charges multipliées de la nombreuse cavalerie du général Elsnitz, sans en être ébranlée, et parut, selon la belle expression du général Berthier, une *redoute de granit* contre laquelle tous les efforts devinrent impuissans.

La constance de ces neuf cents braves arrêta le mouvement de l'aile gauche des Autrichiens. Le général Elsnitz aurait pu négliger ce carré isolé et continuer sa marche à travers la plaine; mais il s'opiniâtra à faire charger successivement presque tous ses escadrons, dont plusieurs furent rompus et éprouvèrent une perte considérable.

Pendant ce temps, l'une des divisions du général Desaix était arrivée sur la ligne, et, quoique chargée par le général Elsnitz, se portait rapidement sur le village de Castel-Cériolo, qui devenait l'appui et le pivot d'une nouvelle ligne de bataille, comme celui de Marengo l'avait été de la première.

Les généraux autrichiens, qui ne doutaient plus du succès de la journée, firent attaquer le village, qui devenait, dans leur opinion, le dernier gage de la victoire.

Il était cinq heures et demie du soir: ici est le second acte de ce grand drame,



ou, pour mieux dire, la seconde bataille de Marengo

En faisant former une nouvelle ligne de bataille dont les deux extrémités étaient, à droite le village de Castel-Cériolo, à gauche celui de San-Giuliano, Bonaparte en parcourut le front ; l'espoir et la confiance brillaient dans son regard : « Français, s'écria-t-il, c'est avoir fait trop de pas en arrière, le moment est venu de marcher en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Les cris de *vive Bonaparte ! vive le Premier Consul !* accueillirent cette courte harangue.

L'armée française était placée dans l'ordre suivant, de la droite à la gauche :

Le général de brigade Carra-St-Cyr, occupant Castel-Cériolo, puis la division Mounier, puis les grenadiers de la garde.

Sur la gauche de ces grenadiers, les deux divisions du général Lannes, puis la division Boudet, à la tête de laquelle était le général Desaix.

Le corps du général Victor, qui avait été le plus maltraité, était un peu en arrière de la division Boudet, à la gauche de la route de Tortone, près de San-Giuliano.

Toute la cavalerie, commandée par le général Murat, était en seconde ligne, et prête à déboucher par les intervalles des divers corps.

Cependant les Autrichiens s'avançaient en bon ordre, avec cette confiance que donne un premier succès. Une colonne de 5,000 grenadiers, dirigée par le quartier-maître général de l'armée autrichienne, le général Zach, arrivait par la grande route sur la division Boudet. Elle n'était qu'à demi-portée de la ligne française, quand celle-ci s'ébranla tout à la fois. Le général Desaix la mena au pas de charge à la rencontre de la colonne autrichienne ; une batterie de quinze pièces, que dirigeait le général Marmont, et qui précédait la division Boudet, ne fut démasquée qu'à demi-portée des ennemis. La fusillade s'engage ; une légère élévation de terrain couvert de vignes, déroba à Desaix une partie de la ligne ennemie ; il s'y porta pour l'apercevoir, reçoit une balle au milieu de la poitrine, et tombe dans les bras du chef de brigade Lebrun, aide-camp de Bonaparte, qui se trouvait en ce moment près de lui. « Allez, dit Desaix expirant, au jeune officier qui le soutenait, allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. » La modestie du héros l'abusait à cette heure suprême : son nom, comme guerrier, vivra dans l'avenir, et le souve-

nir de ses vertus ne s'effacera point de la mémoire des peuples civilisés.

La mort de Desaix, loin de décourager les soldats, ne servit qu'à les exciter davantage. Guidés par le général Boudet, ils se précipitèrent sur les grenadiers autrichiens

Le général de Zach, pour avoir l'honneur de porter le coup décisif, s'était trop avancé ; il ne pouvait plus être soutenu. Attaqués en tête par notre infanterie, en flanc par la cavalerie du général Kellermann, les pelotons de grenadiers s'étaient serrés en masse ; enveloppés, ils furent forcés de mettre bas les armes.

Les troupes du général Lannes, du général Mounier, la garde consulaire, et la cavalerie du général Murat poussèrent avec vigueur les ennemis qu'elles avaient devant elles. Les Autrichiens, malgré leur résistance sur tous les points où ils purent se rallier, malgré les charges de leur cavalerie, furent forcés d'abandonner le terrain qu'ils avaient envahi depuis le matin, et les divisions françaises franchirent en trois quarts d'heure la plaine qu'elles avaient défendue pendant quatre heures.

Les ennemis défendirent Marengo avec résolution ; mais ce village fut emporté. Le combat continua et se maintint assez long-temps, et jusqu'au moment où la division Gardanne eut repris le poste qu'elle avait occupé le matin.

L'armée autrichienne passa la Bormida pendant la nuit, pour se retirer sous Alexandrie, et les Français bivouaquèrent devant les retranchemens de la tête de pont de cette place.

Le lendemain, 16 juin, les troupes françaises se mettaient en mouvement pour forcer le passage de la Bormida, lorsqu'un parlementaire se présenta pour annoncer que le général Mélas proposait un arrangement. Les conférences ne traînèrent point en longueur, et il en résulta une convention qui restitua à la France, presque toutes les conquêtes qu'elle avait perdues l'année précédente, par un concours extraordinaire de fatales circonstances.

L'Europe attentive s'étonna de la convention d'Alexandrie, qui terminait tout à coup cette grande lutte, entre une armée aguerrie, couverte de lauriers récents, et des troupes dont les trois cinquièmes avaient à peine un mois de campagne ; mais l'audace des manœuvres de Bonaparte, l'ascendant de son génie, le dévouement de ses soldats sont l'explication de ce prodigieux résultat.

La journée de Marengo avait coûté aux Autrichiens 4,500 morts sur le champ de



bataille, près de 8,000 blessés, 6,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général Zach ; douze drapeaux, trente pièces d'artillerie. Les Français avaient eu 2,000 tués, 5,600 blessés et 700 prisonniers.

Parmi les traits d'héroïsme qu'on peut citer à l'occasion de cette double bataille, si glorieuse pour les armées françaises, nous croyons devoir rappeler le mot du lieutenant d'artillerie Conrad. Sa jambe fut emportée par un boulet ; des canonniers s'empressèrent pour le secourir : « Retournez à vos pièces, dit-il à ses soldats, et n'oubliez pas de pointer un peu plus bas. »

Brulon, caporal à la 28<sup>e</sup> demi-brigade, à la tête de dix soldats seulement, fit met-

tre bas les armes à deux compagnies ennemies.

Après la signature de la convention, le général Bonaparte envoya complimenter le général Mélas par son aide-de-camp Lacuée, qui était chargé, au nom du premier consul, de lui présenter un riche sabre turc, rapporté d'Égypte. M. de Mélas parut flatté de cette attention, et dit à Lacuée : « Il me tarde que la paix soit signée ; je vais y contribuer de tous mes efforts, et j'irai rendre hommage au général Bonaparte à Paris. Je le verrai, fut-il même en Égypte. »

AD. BRÉANT.



## LES CHIENS CÉLÈBRES.

(SUITE.)

J'espère que mes petits lecteurs auront trouvé quelque intérêt, quelque charme aux histoires que je leur ai racontées jusqu'à présent ; j'espère aussi qu'ils auront remarqué que, dans la crainte que tous ces petits récits à la suite l'un de l'autre ne fussent quelque peu monotones, j'avais soin autant que possible de les varier ; de faire suivre une anecdote tragique par une autre où le sentiment domine, et celle-

ci par quelque chose de burlesque et de gai. Je suivrai cette même marche pour tout ce que j'ai encore à vous dire sur les pauvres chiens que je veux vous apprendre à aimer, et je vais commencer par un trait de sang-froid et de bravoure comme on n'en citerait certainement pas un second ; si ce fait n'avait pas été inséré dans les journaux anglais et attesté par des témoins dignes de foi, je le révoquerais en doute

Journal

Des

Enfants

2